

DENIS VOIGNIER

**1789, on a
enlevé Julie**

dv-éditions / Strasbourg

extrait

18

Durant trois jours, Hortense et Julie restèrent enfermées dans une pièce sombre de petites dimensions. L'unique fenêtre était occultée par un volet de bois et la porte fermée à double tour. Elle ne s'ouvrait que trois fois par jour lorsque Bertrand apportait une écuelle emplies d'une infâme bouillie de légumes que les fillettes avalaient goulûment tout de même car elles avaient très faim. Elles n'avaient pas revu Alfán depuis le jour où celui-ci les avait capturées dans l'église Saint-Merri.

Julie espérait que Thomas, inquiet de ne

pas la voir revenir, avait rejoint l'église pour prendre des nouvelles. Le Père André avait dû lui raconter les derniers événements.

La situation semblait désespérée. Il n'y avait maintenant pratiquement aucune chance que Garou et ses hommes les retrouvent et les libèrent. L'angoisse commençait à envahir les deux jeunes filles. Quel sort Alfán leur réservait-il ?

Hortense et Julie avaient donc eu le temps de se parler. Si Hortense avait dit l'entière vérité sur ses origines nobles et la situation de son père le Comte de Beaudemont, Julie avait dû mentir. Comment expliquer à Hortense qu'elle venait d'un autre siècle ? Malgré toute l'intelligence dont la jeune fille semblait dotée, elle aurait sûrement eu beaucoup de mal à comprendre ce curieux phénomène. Julie s'inventa donc de lointains parents en Bretagne qu'elle n'avait jamais connus, un oncle qui l'avait élevée et sa fuite vers la capitale car son tuteur était devenu violent. Bien que ce mensonge la gêna, leurs rapports étaient très francs et très directs. Elles avaient l'impression de s'être côtoyées depuis toujours et donc d'être un peu comme deux sœurs jumelles. Hor-

tense raconta sa vie au château, les longues promenades en forêt, parla de son cheval Coquillette qu'elle adorait et qu'elle montait depuis toute petite. Cependant, elle parla très peu de sa mère. Celle-ci était décédée alors qu'elle n'avait que trois ans. Une mauvaise grippe l'avait emportée en quelques jours, assombrissant le regard du Comte pour toujours. Julie lui parla de la situation à Paris, des États Généraux, des événements inquiétants qui semblaient se préparer et du risque encouru par les nobles d'une manière générale. Julie se souvenait des textes étudiés en classe et qui relataient les exactions menées par les paysans contre les nobles de province. Elle craignait pour le père d'Hortense. Elles réalisèrent rapidement qu'il n'y avait aucune chance de s'échapper. Alfan ne commettrait pas deux fois la même erreur.

Le matin du quatrième jour, Bertrand vint leur annoncer qu'elles devaient se préparer pour sortir. Son maître Alfan avait enfin trouvé comment se débarrasser d'elles. Un riche aubergiste installé au nord de Paris, près de Chantilly exactement, recherchait de la main d'œuvre pour tenir son établisse-

ment. Courses, cuisine, ménage, service des clients, linge, nettoyage, il y aurait de quoi s'occuper. Les fillettes n'auraient en contre-partie droit qu'au toit et au couvert. Pas de salaire. Par contre, l'aubergiste devait verser à Alfán une forte somme d'argent pour acquérir les deux jeunes travailleuses.

— En somme, répondit Julie, ce n'est ni plus ni moins que de l'esclavage !

Bertrand la regarda avec des yeux ronds. Qu'y avait-il là de si extraordinaire ? Cette pratique était tellement courante avec les enfants, surtout lorsqu'ils étaient sans famille ou séparés de leurs parents. Personne ne viendrait réclamer Julie, quant au Comte de Beaudemont, les ennuis qu'il allait bientôt subir ne lui permettraient pas de se lancer à la recherche de sa fille. Elle serait perdue à jamais.

Les enfants se résignèrent. Pour le moment, il n'y avait rien d'autre à faire. Elles quittèrent donc les lieux, encadrées par Alfán, Bertrand et Jehan qui avait reparu.

Julie ne reconnut pas ce quartier. Il était l'un de ceux – nombreux – qu'elle n'avait pas visités. Le groupe emprunta une succession de ruelles, chan-

geant constamment de direction, Jehan et Bertrand lançant des regards inquisiteurs sur les côtés et derrière eux. Julie espérait qu'un hasard improbable les fasse croiser Garou, Thomas ou l'un de ses compagnons.

Alfan dut deviner ses pensées

— N'y pense même pas. Aujourd'hui, ton Garou de malheur est très occupé. Il a rejoint ses hommes à Chelles avant-hier et les a conduits vers les Invalides. Il va aider la foule qui s'y est rassemblée depuis tôt ce matin. Il ne s'inquiète plus pour toi, il t'a peut-être même déjà oubliée ! Ah ! Ah !

Mais oui ! Comment Julie n'y avait-elle pas pensé ? Nous étions le 14 juillet ! Cette journée, qui resterait gravée dans l'histoire de France allait être terrible. D'ailleurs, ne se dirigeait-on pas vers la Bastille ?

— Nous allons à la Bastille, n'est-ce pas ?

— Je ne voudrais surtout pas rater ça, tu comprends ! Les portes de l'Arsenal et de la Bastille vont bientôt s'ouvrir. Ce que ne dit pas l'Histoire, c'est que les rois y cachaient une partie de leurs trésors. C'est bien pour cela que je désire être sur les

lieux.

Julie aurait dû se douter qu'Alfonso n'allait pas à la Bastille pour assister à un cours d'histoire. Seul l'appât du gain pouvait le guider, comme toujours.

En approchant du faubourg Saint Antoine, la foule devint plus dense. Les hommes, les femmes, les enfants sortaient de partout et commençaient à constituer une sorte de flot humain qui se dirigeait vers une même direction. Le bruit de cette foule allait en s'amplifiant et l'on entendait au loin des détonations qui résonnaient comme des coups de tonnerre.

Afin de ne pas perdre ses prisonnières, Bertrand leur attacha les poignets à l'aide d'une solide corde. Ces sortes de menottes étaient reliées, par un autre cordon, à la ceinture du malfaiteur. Ainsi, les fillettes disposaient de très peu de marge de manœuvre et ne pouvaient de toute façon pas s'enfuir.

On arriva devant la Bastille. La foule était massée sur l'esplanade. Des gardes nationales s'étaient joints aux Parisiens en colère et des chevaux approchaient, tirant des canons.

— De la poudre ! De la poudre ! Il nous faut de la

poudre ! criait-on de toute part.

— Allons à l'Arsenal ! Nous y en trouverons !

L'Arsenal était à deux pas. Un groupe se détacha, porteur de fusils, de piques, de bâtons.

Julie connaissait la suite de l'histoire. L'Arsenal serait pillé, les manifestants lanceraient quelques salves en direction des murailles de la forteresse et le gouverneur Launay, prenant peur, ferait tirer sur la foule. Ce serait alors la ruée vers la porte d'entrée qui ne tiendrait pas bien longtemps puis le massacre des hommes se trouvant à l'intérieur.

Alfonso lui, n'attendait qu'une chose, que l'Arsenal soit ouvert. Les Parisiens s'étaient focalisés sur les munitions et en oubliaient l'argent qui dormait derrière les murs du bâtiment.

Du haut de la muraille de la Bastille, un homme cria quelque chose que personne ne saisit. En guise de réponse une salve fit voler la pierre à ses côtés et il disparut aussitôt. Pendant ce temps, les portes de l'Arsenal avaient cédé sous la pression de la foule. Déjà, des hommes s'engouffraient à l'intérieur et revenaient, roulant devant eux des tonneaux de poudre.

— C'est parfait, dit Alfonso. Attendons qu'ils aient fini leur manège. Tandis qu'ils s'écharperont devant la Bastille, nous irons ramasser notre dû. Ah ! Ah !

Julie était horrifiée. Cet homme était ignoble. Alors que des gens allait mourir, allaient se sacrifier pour faire souffler sur le pays un vent de liberté, il ne pensait qu'à l'argent, encore l'argent. Elle enrageait de ne pouvoir rien faire, pour empêcher cela. À plusieurs reprises elle essaya de tirer sur la corde pour prendre un peu de distance, mais à chaque fois, Bertrand limitait ses mouvements d'une poigne ferme.

Le brouhaha devenait presque insupportable. Des coups de feu claquaient. Un premier canon fut opérationnel et après plusieurs tirs fit voler en éclat la porte d'accès à la forteresse. Du haut des remparts, les gardes suisses avaient ouvert le feu, faisant des dizaines de victimes parmi les manifestants. Mais la foule continuait d'avancer.

Hortense avait peur, elle tremblait, ne savait où se mettre. Julie s'approcha d'elle pour la rassurer, mais les mots ne venaient pas. La situation paraissait assez insoluble. Elle jeta un œil dans la foule,

Elle porta son regard un peu plus loin. Rien. Elle ne voyait pas Garou et ses hommes. Peut-être étaient-ils restés stationnés aux Invalides pour prévenir une éventuelle arrivée de troupes. Des rumeurs parlaient de soldats du Roi stationnés sur le Champ de Mars. Il n'y avait donc rien à espérer de ce côté.

La voie vers l'Arsenal s'étant dégagée, Alfonso donna le signal de s'y rendre rapidement. Il ne fallait pas traîner. Jehan s'était occupé de dénicher une charrette à bras pour transporter d'éventuels sacs si la pêche était importante.

Alors que le groupe s'approchait de l'accès, un violent éclair violet aveugla ravisseurs et prisonnières. Une forte fumée qui s'était dégagée au même instant se dissipa peu à peu et plusieurs silhouettes apparurent. Julie écarquillait les yeux. Les ombres se précisèrent, les formes se dessinèrent. Elle ne croyait pas ce qu'elle voyait là. Le miracle tant espéré était en train de se produire.

Barrant le passage, cinq hommes se tenaient debout, les visages sévères, les bras prolongés par de longues épées au tranchants effilés. Bien qu'ils fussent vêtus à la mode du XVIII^e siècle, Julie re-

connut, sur la droite, les Chevaliers de la Vezouze, tout droits issus du Moyen-Âge et à l'extrémité gauche, son cousin qui avait réussi à la retrouver.

— François ! s'écria Julie. Comment est-ce possible ? Et vous, Messire Aubin !

L'homme qui se trouvait à droite s'inclina légèrement en guise de salut.

Alfonso roulait des yeux fous. Pour lui, visiblement, les chose tournaient au vinaigre. Cette soudaine apparition contrecarrait ses plans. Il tourna les talons et disparut sans demander son reste. Bertrand et Jehan était restés interloqués et deux des soldats en armes qui accompagnaient François s'étaient lancés à la poursuite d'Alfonso.

François s'était approché, fixant Hortense avec attention et surprise.

— Je te présente Hortense de Beaudemont, fille du Comte du même nom, dit Julie.

François s'inclina. Julie lui expliquerait tout ceci. Lui-même avait tant de choses à lui raconter. Pour l'heure, Bertrand et Jehan avaient été désarmés et les jeunes gens regardaient l'hallucinant spectacle qui se déroulaient sous leurs yeux.